

L'arte povera de Saint François d'Assise

Par Emmanuel Daydé

Chapo : A l'occasion du huitième centenaire de la mort de Saint François d'Assise, le festival de Salzbourg ritualise l'opéra de Messiaen dans une ascétique mise en scène de Romeo Castellucci, tandis que le festival Messiaen au Pays de la Meije réduit à l'os l'ouvrage monumental en de fragiles miniatures franciscaines

« A chaque époque, son saint François d'Assise » prétendait le poète grec Odysséas Elytis. S'extasiant devant les divines longueurs de Wagner tout en se disant « dépourvu de talent pour la scène lyrique », Olivier Messiaen compose à la fin de sa vie, jusqu'à sa création en 1983, son unique opéra/mystère entièrement dédié au poverello. Parce qu'il pense en toute humilité – ou orgueil - pouvoir s'identifier à l'Alter Christus : « Je suis ornithologue, il parle aux oiseaux et il ressemble le plus au Christ, intérieurement par sa pauvreté, sa chasteté et son humilité, et extérieurement par les stigmates aux pieds, aux mains et aux côtés ». Clamant en toutes lettres : « Je t'aime, Olivier, immense artiste » sur les murs de la Felsenreitschule, un manège à chevaux creusé dans le roc du Mönchsberg à Salzbourg, Romeo Castellucci pourrait incarner la version tragique du petit pauvre d'Assise au XXI^e siècle, « d'une radicalité extrême qui rompt avec les schémas établis et ouvre une nouvelle façon de voir le monde ». Initialement voulue par Markus Hinterhäuser, directeur artistique du festival de Salzbourg brutalement limogé en 2026, la mise en scène performative du demiurge Italien étonne, trouble et émeut. Cet opéra qui n'en est pas un – plutôt une suite d'historiettes d'allure naïve sans lien entre elles, colportées par les frères ayant vécu avec François et rassemblées dans des Fioretti un siècle après sa mort – évoque ici un chemin de croix, une montée vers la mort en différentes stations – d'où toute bondieuserie saint sulpicienne est définitivement absente.

Par excès de Vérité

Le saint, dont on sait l'amour qu'il porte aux animaux (tout comme Castellucci d'ailleurs, qui met sur scène un paon ou un loup, afin « de saisir ce qu'il y a d'animal et de religieux dans l'humain »), prêche ainsi aux oiseaux avec fièvre et ferveur, décuplées par la collecte obsessionnelle de leurs chants, des Alpes aux mers du Sud, par le compositeur. Mais quand ceux-ci lui répondent pendant 45 mn, dans une débauche de splendeur et d'invention orchestrale, on voit alors les crécerelle, fauvette à tête noire, alouette des champs ou autre bouscarle du Japon tomber en pluie pour se fracasser au sol, tressaillant juste un instant avant de mourir. « A présent que la nature s'amenuise ... et que les humains se désagrègent dans des forêts illusoires, poursuivait Elytis, la haute sagesse voudrait que les saints se réconcilient avec leur corps ». Lors d'un autre tableau, réfugié dans une caverne à La Verna, paysage d'Emilie-Romagne que Castellucci connaît bien pour y être né - projetée à Salzbourg sous la forme d'une mégapole vue à l'envers (« le nouveau monde n'est que l'ancien retourné » disait Elytis) -, François reçoit avec violence les douloureuses blessures des stigmates, sans qu'aucune réconciliation avec la chair ne puisse avoir lieu. La nature selon Castellucci n'a plus d'autre choix que de capituler, laissant derrière elle un monde mort, sans oiseaux et sans chant. Comme en témoignent les moines, qui cessent de faire du pain ou de la poterie pour exhiber leurs robes blanches tachées de sang, ou le cygne crucifié devant lequel s'agenouille frère François, ensanglanté lui aussi, ou encore la voix rayonnante de Lauranne Oliva en ange humain, trop humain. Nu, décharné, couvert de terre ou d'encre noire, le François frêle et à la voix ténue joué et chanté par le canadien Philippe Sly – bien loin de la bonhomie carrée de José Van Dam, créateur du rôle - lutte à mort avec des ombres noires qui l'assaillent et le jettent impitoyablement à terre. A la mort du saint, lorsque François - devenu Olivier et environné de véritables agneaux de Dieu venus paître là -, s'écrit : « Seigneur ! La musique et la poésie m'ont mené vers Toi ! », l'Orchestre philharmonique de Vienne, propulsé par la direction vertigineuse de Maxime Pascal (déjà lauréat en 2014 du Salzbourg Festival Young Conductors), s'altère en une interrogation inquiète plutôt qu'en une triomphale transfiguration. Si, comme le chante un ange, « Dieu nous éblouit par excès de Vérité », alors Castellucci aussi. Renouant avec la peur panique développée par l'artiste franco-algérien Adel Abdessamed dans sa mise en scène de l'œuvre donnée en 2024 au Grand Théâtre de Genève, ce *Saint François d'Assise* s'angoisse d'un monde à venir sans musique, sans couleur, sans nature et sans Dieu.

Leçons de ténèbres

Ne pouvant porter à la scène un tel monument sur les glaciers ou dans les petites églises de montagne du pays de la Meije, Bruno Messina, inventif directeur artistique du festival Messiaen – mais appelé aujourd’hui à diriger les Chorégies d’Orange –, a préféré faire vœu de pauvreté. En contraste avec la démesure de l’œuvre, il a commandé à deux compositeurs, associés à deux écrivains, des « fioretti » calqués sur les huit parties de l’opéra, qu’il a fait précéder, en ouverture et en clôture du festival, par de « grands oiseaux » pianistiques, apprivoisés sous les doigts d’apprenti-sorcière de Marie Veurmeulin. Alchimiste sonore associé dès le début au Balcon, orchestre créé par le même Maxime Pascal - « par amour du spectacle et du son » -, capable d’écrire cinq opéras, d’arranger *la Symphonie fantastique* de Berlioz, de réorchestrer *La petite boutique des horreurs* d’Alan Menken, de sortir des disques de Pop de chambre Lo-Fi ou même de jouer du synthé-guitare dans *Samstag aus Licht* de Stockhausen, Arthur Lavandier a « même pas peur de personne » - pour reprendre le générique des *Nouvelles aventures de Lucky Luke* composé par son propre père Hervé Lavandier. « Ecrire des miniatures à partir du plus grand opéra français jamais composé, on peut dire qu’au festival Messiaen, il n’y a pas de limites aux idées » avoue le musicien. « Marcher sur mon cœur / une intolérable douceur » : fasciné par les prières à soi-même « que l’on répète comme des mantras éclairés à la bougie et qui arrivent à me faire pleurer » de son complice Frédéric Boyer, inspiré traducteur de la Bible, Lavandier a serti ses *Miniatures franciscaines* d’un petit orchestre baroque. Composé d’une viole de gambe, d’une flûte à bec et d’un théorbe, ce trio insolite se souvient peut-être de celui qu’il rêvait d’utiliser pour *Maria Medici*, un opéra écrit mais jamais créé d’après une pièce de théâtre d’Etel Adnan. Passant du fragile murmure à la clameur exaltée, la chanteuse Parveen Savart oscille entre parlé et chanté, dans de frissonnants accords microtonaux pour *Le Baiser au lépreux*, tandis que la violiste et la flûtiste font claquer les portes de l’église romane de la Grave afin de signifier l’entrée – ou l’envol – de *L’Ange voyageur*.

Dans la nuit obscure

Bruno Messina, qui travaille avec lui sur le livret d’un oratorio portant sur l’effondrement du glacier de la Meije comme image de notre propre chute physique et spirituelle, connaît bien Zad Moulta. Censé condenser en quelques minutes les longues stations de *Saint François*

d'Assise, l'auteur d'une *Passion selon les enfants* entre terre et ciel désobéit quelque peu à son commanditaire, en délaissant ces scénettes pour « une musique intérieure et silencieuse, qui soit une petite flamme dans la nuit noire ». Embrasée par le désir d'amour de la *Noche oscura* du mystique espagnol Saint Jean de la Croix, comme par « les vraies paroles qui sortent du sommeil de la langue » dont use Christian Bobin pour évoquer le Très-Bas, Maryline Desbiolles entend les voix du monde et les cueille, délestée de références franciscaines trop explicites : « Je tombe mais que la chute est douce » dit l'Ange musicien. Reclus à Beyrouth aux premiers jours de l'offensive d'Israël contre le Hezbollah en mars dernier, le doux, le tendre, le merveilleux Moulata n'a pas voulu réagir à la violence par la violence mais au contraire lutter contre elle avec la plus grande fragilité possible. Bien qu'ayant jeté tout ce qu'il avait pu écrire sous les bombes pour reprendre à zéro sa partition en France, l'artiste franco-libanais livre avec *Se défaire de toute nuit* un chant évanescent, mystique et rêveur d'une profondeur infinie. « Una musica callada, una soledad sonora », pour reprendre Mompou citant Jean de la Croix, ou en d'autres termes : « une musique qui se tait, pendant que la solitude se fait musique »... Inoubliable Violaine de *L'Annonce faite à Marie*, récent opéra de Philippe Leroux tiré de la pièce de Claudel, la voix somnambulique de Raphaële Kennedy hésite, trébuche et s'envole - au plus haut des cimes de l'âme.

***Saint François d'Assise, scènes franciscaines* d'Olivier Messiaen, Felsenreitschule - Festival de Salzbourg, dir : Maxime Pascal – Orchestre Philharmonique de Vienne, m. en sc., décors, costumes, lumières : Romeo Castellucci, 4 – 23 août, <https://www.salzburgerfestspiele.at/en/>**

***28^e festival Messiaen au Pays de la Meije*, 25 juillet – 1^{er} août <https://www.festivalmessiaen.com/>**